REFLEXIONS POLITIQUES

DEDIEES

A MONSIEUR

MONSIEUR

SIGISMOND MICHEL SIEFFERT

BOURGUEMAITRE ET VICE-PRESIDENT

DE LA VILLE D'ELBING

AU JOUR DE L'ELECTION

QUI SE FIT LE 11 DE MARS L'AN 1766

DE LA PART DU COLLEGE

PAR

CHRISTOFLE GOTTL. PROEW

P. EXTR.

à ELBING

CHEZ JEAN GOTTL. NOHRMANN.



Quelques differents que paroissent les hommes, à les voir agir, si est-ce qu'ils sont merveilleusement d'acord du but de toutes leurs entreprises. Ils aspirent tous au bonheur de se voir au comble de plaisirs, & ils veulent pour cet effet, que le païs dont ils sont le soit aussi. Oui l'on donne furieusement dans le Patriotisme & on le pousse meme jusqu'à blamer les plus nobles occupations, dont l'utilité ne saute pas d'abord aux yeux. L'esprit du siècle d'aujourdhui porte du mepris aux sciences les plus sublimes, si elles n'ont point de rapport à l'état. On veut que la moindre chose y aboutisse. Cette maxime est generalement établie dans tous les païs, meme les nations les plus sauvages en ont bû leur part.

 Cepen-

Cependant cette inclination toute souveraine, qu'elle peut être, produit le plus souvent des choses, qui lui repondent fort peu. Nous voyons quelque fois l'état plongé dans un embarras égale aux soins que nous en prenons. On s'etonne d'un évenement si peu conforme à nos souhaits & au lieu de s'en prendre à soi meme; on accuse le ciel, le Gouvernement & je ne sais quoi, d'avoir jetté des traverses au bonheur public. Pour moi, je crois que c'est à l'ignorance, qu'il faut attribuër tout cela. Le monde connoit trop peu ce que c'est que le bonheur en question, & il ignore presque tout à fait les moyens de le pouvoir atteindre.

Il y a des gens, qui veulent, que ce soient l'abondance, & les richesses, d'autres pretendent, que c'est à force d'avoir conquis plusieurs païs, qu'on rende l'état fortuné; mais si leurs opinions sont fondées d'ou vient, que ces memes choses hatent le plus souvent la chute du païs. Tandis que Rome étoit pauvre, tout le monde étoit jaloux de la profonde tranquillité, qui y regnoit, l'envie gemissoit

sans

ſans oſer l'ataquer, ſachant, que le Romain, qui n'avoit rien à perdre, combattroit en homme, qui ſait mepriſer la mort; mais Rome devient riche, le maitre du monde, & languit ſous les maux domeſtiques, qui l'accablent: les moeurs y deminuent à force d'augmenter les treſors, les depouilles meme devienent ſes ennemis & cimentent des guerres civiles pour pouvoir venger à qui elles appartenoient auparavant. Quand aux conquettes elles ne ſervent guères, qu'à preparer le peuple vainqueur à une eſclavage plus inſupportable. Rome n'auroit jamais porté les fers, ſi Jule Ceſar n'avoit pas ſoumis tant de nations. L'abondance enfin ne produit que des ſuites facheuſes pour l'état. C'eſt elle qui amollit les moeurs & qui etouffe le vrai courage. Ainſi ce ne ſont que des biens imaginaires, qui ne meritent pas le moindre de nos ſouhaits, & il faut chercher ailleurs le bonheur ſouverain dont les hommes ſont avides. Je crois, que l'origine des republiques nous y ſert de guide. Si nous y avons quelque attention, nous nous apercevons, que ce n'étoit que la crainte & la

misere, qui inspiroient aux hommes la pensée d'une association. Las de se voir exposé à la fureur des bêtes, d'être en proie aux attaques éternelles des plus forts d'entre-eux, & aux besoins, aux quelles ils n'etoient pas capables de pourvoir, ils leur tomba dans l'esprit de se joindre & de ne faire à certain égard qu'un seul corps. L'on formoit des Loix, qui marquoient les devoirs de chacun. On s'engageoit d'adopter les Interets de toute la societé aussi bien que de chaque particulier. On distribuoit les emploies, aux membres de la societé, & les loix ordonnoient que chacun s'acquitte de son mieux de ce qu'on lui avoit confié. L'on créoit des Magistrats, qui devoient avoir la garde des loix, & punir ceux qui y manqueroient.

Donc c'est la sureté & la commodité, qu'on doit procurer au païs pour le rendre heureux, & l'on y parvient à mesure, qu'on s'acquitte de ses devoirs. Je serois trop éntété de mon petit savoir, si je me piquois de les mettre tous dans un jour claire: leur infinité ne me le defend que trop; je

me

me bornerai dont à dire quelque chose de trois principaux où tous les autres se reduissent aisement, savoir la pratique d'une religion, le respect & l'obëissance, qu'on doit aux Superieurs & l'education des enfans. Je me flate de pouvoir aspirer à la meme indulgence, qu'on a euë pour quantité d'auteurs, qui ont écrit des volumes sans avoir dit beaucoup.

Pour entrer en matiere je dis que c'est la religion, qui est le premier appui de l'état, & qu'il en faut etre penetré pour devenir utile à la patrie & pour contribuer par consequent au bien commun. Sans repeter les raisons, que la Theologie nous fournit, je soutiens qu'on y est deja obligé par politique. N'est-ce pas elle qui sert de base à la bonne foi & aux autres vertus civiles? Comment sauroit-on lier commerce avec un homme, qui n'est determiné dans tout ce qu'il fait, que par ses propres interêts, & qui ne connoit d'autres motifs qu'une vaine gloire, le bruit & le chatiment de la justice? balancera-t-il un moment de trahir tout

le

le monde & de commettre les crimes les plus noirs, pourvuqu'une nuit eternelle le met à couvert de toute poursuite. Les sermens les plus solennelles n'ont rien d'effrayant pour celui qui se moque de ce qui en fait le fond : il foule aux pieds les choses les plus sacrées & traine pour comble de malheur quantité de miserables dans le meme labyrinthe. Citoiens, gardez-vous bien de proteger ceux qui profanent le sanctuaire par un aveuglement forcé : ils hateront votre ruine aussi tot qu'ils le jugerons à propos : ils sont incorrigibles : abandonnez-les à leur destinée & n'allez pas meriter le couroux du Ciel par une indulgence tres-mal placée.

En second lieu il faut obeir à ceux qui sont à la tête du Païs. Les Princes ou les Magistrats ont droit de s'y attendre, parceque on leur a accordé une obeissance exacte en les chargeant du soin public, & c'est par le consentiment & le contract de toute la nation qu'on y est obligé. Le droit de la raison nous dicte la meme chose & il faut avoir étouffé tout sentiment de ce qui est juste pour y pouvoir

manquer.

manquer. Mais ſurtout le bien de la patrie nous en fait la loix la plus inviolable. Si c'eſt à eux de ſcutenir l'innocence & de la mettre à couvert des injuſtices, comment peut-on étre aſſez ennemi de la patrie pour les arreter par une reſiſtence tres-coupable? S'ils n'ordonnent que ce qui eſt utile à l'etat, comment oſe-t-on s'y oppoſer? Je ſais bien qu'une foule me traitera ici de flateur; mais qu'on me connoit tres-peu. Je deteſte cette lacheté, autant que j'ai en horreur la tyrannie, ſans pourtant changer d'avis touchant l'obeiſſance qu'on doit aux Superieurs, il faut qu'on leur obeiſſe, meme ſi on entrevoit des inconveniens, encore vaut-il mieux de s'acquitter de ce qu'on doit, pour ne pas mettre l'etat en deſordre. Il n'y a rien de plus ordinaire, que de blamer la conduite des Superieurs, on veut toujours connoitre à fonds leurs deſſeins ſans les avoir penetré: la moindre apparence donne de l'ombrage. Il y a toujours des eſprits de faction, qui attentifs au moindre defaut ne laiſſent pas de revolter le peuple. On lui fait accroire qu'il y va

du ſalut de tous & ſon eſprit eſt dupé des artifices de ces frivoles, qui lui font gouter leurs dangereux conſeils. Ils lui impoſent que c'eſt l'interet du païs qui les fait agir de la ſorte, mais ce ſont des vuës particulieres, empoiſonées des plus horribles de tous les deſſeins, dont la malice ait jamais été capable, qui leurs tiennent au coeur. Enveloppé dans le maſque du patriotiſme, chacun vole à leurs ſecours, pour avancer la ruine de la nation. Il font maintenant les protecteurs de la patrie, mais ils en deviendront les Tyrans avant qu'il ſoit peu. Cromvell defend la liberté angloiſe mais il medite d'en devenir l'arbitre, & le peuple trompé s'apperçoit, que c'etoit des interets differents de ceux de la nation qui diſpoſoient ce grand homme. Ce n'eſt pas aſſez que les revoltans chaſſent l'ordre & la tranquillité hors de l'etat, ils en baniſſent meme la nature. Rien eſt épargné: ils trempent les mains dans le ſang des leurs propres enfans: ils arrachent la vie à ceux, qui leur ont donné le jour, en un mot ils mettent en oeuvre tout ce qui

convient

convient à leurs desirs denaturés. Voila les suites, qui resultent d'une semblable demarche, on ne les peut eviter, qu'en se soumettant á la raison qui nous ordonne d'être dociles & de regarder les mecontens comme des esprits bornés.

Pour ce qui regarde le troisieme devoir fondamentale c'est qu'on est obligé de prendre soin de l'education des enfans. Ce point est sans doute le principale fond de tout ce que l'état peut devenir. Je m'étonne de ce qu'il y a beaucoup de gens, qui ne s'en embarassent gueres, & qui, contents d'avoir donné la vie aux enfans, ne se mettent pas en peine de leur fortune. On les abandonne à l'ordinaire à eux memes, tout au plus on les met éntre les mains des orbils qui ignorent aussi bien que l'enfant lui meme ce qu'il lui faut. On lui fait apprendre quantité de choses sans le convaincre de leur influence: On lui defend d'un ton mysterieux de certaines choses, qui ne tenteroient pas sa curiosité, si son cher maitre lui avoit fait gouter les raisons de sa morale malappliquée. L'enfant a-t-il de l'esprit il s'echappera à

son Argus ; est-il stupide, il fera à merveille tout ce que l'on veut sans se detacher de la bêtise, qui le tient. Or comme c'est de leur milieu, que l'etat s'attend à des Magistrats, à des marchands en un mot à des citoiens utiles à la Republique, & que tout cela depend de l'education, il vaut bien la peine, ce me semble, de s'y sacrifier tout entier. Sans laisser leur esprit incultivé, on doit principalement embellir leurs coeurs, y fonder le gout pour la vertu & les faire hommes avant que de les initier dans les mysteres sacrés du Christianisme. Leur volonté doit être reglée de la sorte qu'ils fassent ce qu'il faut, sans deroger à leur liberté ; la force mal-appliquée effarouche l'enfant le plus docile & lui inspire du degout pour toute vertu, elle lui devient à charge & il n'attend si impatiemment le moment de sa delivrance, que pour se pouvoir debarasser de toute gene & de suivre son penchant. Principalement doivent-ils connoitre les vertus civiles : la patrie leur doit devenir plus chere que leur propre vie. Qu'ils goutent de bonne heure ce qu'il faut faire aux depens

de

de leurs devoirs & qu'ils apprennent à cherir la mort, si elle ne peut être evité, que par une vie lache & pleine de remords amères. Enfin ce qui achéve de les rendre utiles à la patrie, c'est le genre de vie, qu'ils embrassent. C'est justement ou l'autorité de pere doit faire halte, & òu il ne faut consulter, que leur genie & leurs inclinations. Le pouvoir dont abusent les peres est à cet egard moins excusable que jamais. L'enfant embrasse contre son gré l'etat ou l'on le force, il cede aux visions ridicules de la famille: il s'y traine & devient le fardeau du païs & cause du chagrin au pere, qui s'accuse soi meme des maux, ou il voit plongé son fils.

Voila les choses dont il faut faire usage pour travailler au bien commun. C'est seulement par là qu'on merite d'être appellé patriote. Si jamais le souvenir est doux d'avoir fait ce qu'on doit, c'est justement ici ou il eclate le plus. Ce n'est pas que la patrie nous est seulement redevable des services, que nous lui rendons, elle nous doit encore quantité d'autres bons Citoiens, qui touchés par notre

exemple, s'empressent de nous imiter. Oui la vertu se communique aussitot qu'elle commence à être cherie, elle passe de famille en famille, rien n'arrete son cours rapide: semblable à un ruisseau, qui entraine tout ce qui se lui oppose. Ah Citoiens, si vos coeurs repondent à ce que vous paroissez affecter, volez dans les bras de ces aimables vertus, qui sont prets à vous mener vers le bonheur, dont les plus sages memes sont glorieux. Craignez Dieu, mettes en oeuvre ce qui convient à ses saintes volontés, respectez les loix & obeissez à ceux, qui les font valoir, meritez enfin d'être peres, & vous serez comblé de felicité.

Tels doivent être, MONSIEUR *les sentimens de ceux, dont* VOUS *serez desormais le Pere. Ils n'ont que faire que de chercher ailleurs des modeles dignes d'être copiés; n'on c'est* VOUS MONSIEUR, *qui leur tenez lieu de cela. Votre Modestie sans pareille me ferme trop la bouche pour faire eclater ce que chacun n'en sait que trop. Il ne m'est pas permis de dire, que c'est â* VOS

merites,

merites, que la ville accorde de bon coeur la dignité dont VOUS *étes revetu maintenant: je n'entrerai point dans un detail de* VOS *incomparables qualités, ſachant que* VOUS *aimez mieux avoir merité des louanges que de les entendre; non je dirai ſeulement, que le choix qu'on vient de faire en faveur de Votre digne Perſonne fait honneur au Peres de la Patrie, qui font eclater l'eſtime & la reconnoiſſance, qu'ils portent aux merites. Le college a beau me charger de* VOUS *rendre compte des ſes homages, & de* VOUS *aſſurer que rien n'egale la joie, dont nous ſommes ſaiſis, à Votre égard* MONSIEUR, *mon ceur y eſt trop ſenſible pour exprimer ce que je vois briller ſur le viſage de chacun dans notre Cercle.*

Daignez de recevoir d'un oeil favorable les voeux les plus ardents, que nous addreſſons au Ciel. Puiſſiez VOUS MONSIEUR *jouer à jamais de la felicité dont les plus ſages ſont doués, que l'air ſerein dont* VOUS *enchantez tout ce qui* VOUS *aborde & que la profonde tranquillité de l'ame croiſſent, à*

meſure

mesure que les travaux augmentent & qu'enfin aucun accident facheux n'obscurcisse VOS *jours si precieux a la patrie. Le Ciel pret à favoriser toutes* VOS *entreprises nous prepare la douce esperance de voir bientot retourner par* VOS *soins le calme qui nous a presque tourné le dos. Qu'il se hate ce moment desiré & qu'il convainque meme les ennemis d'Elbing, que nos Peres respectables aiment & leurs Citoiens & les loix, & qu'ils aijent sur le coeur les uns sans perdre les autres.*

Au reste MONSIEUR *nous n'aspirons qu'à la haute protection, que* VOUS *avez toujours accordée aux éleves des Muses. Permettez nous de compter sur la continuation des* VOS *bonnes graces, dont nous n'abuserons jamais; en un mot soyez autant le Pere des Citoiens du College, que vous l'êtes de ceux de la ville.*

